

Quand l'art passe par la fenêtre - Harry Bellet, Le Monde, 28 avril 2013

Une exposition à Lausanne lève le rideau sur ce motif récurrent dans l'histoire de l'art. Fenêtres, de la Renaissance à nos jours. Fondation de l'Hermitage, 2, route du Signal, 1000 Lausanne.

Depuis la Renaissance et ses théories sur la perspective, la cause semble entendue : le tableau est comme une fenêtre ouverte sur le monde. D'un signe sur une paroi, ou de l'illustration de la parole divine à l'usage des analphabètes, l'image s'est transformée en un trou dans le mur donnant à voir un autre univers, dont l'homme serait le centre.

C'est ainsi que la définissait en 1435 Leon Battista Alberti dans son traité *De Pictura* : "Une fenêtre ouverte par laquelle on puisse regarder l'histoire." Ce fut le destin de la peinture, du moins jusqu'à ce que les cubistes, puis Mondrian, ne viennent mettre leur grain de sable dans cette belle mécanique. Voilà en tout cas ce que dit la vulgate de l'histoire de l'art. Or une très astucieuse exposition à Lausanne démontre que les choses sont, heureusement, un peu plus compliquées que cela.

ASTUCIEUSE ET SURPRENANTE

Astucieuse, parce que le thème évoque immédiatement quelques chefs-d'oeuvre – *La Porte-fenêtre à Collioure* peinte en 1914 par Matisse, pour n'en citer qu'un –, et qu'ils ne sont pas ici. Or, malgré cela, l'exposition parvient à être passionnante, surprenante, et parfois – involontairement ? – amusante.

Ainsi, quand Charles Desains peignit en 1822 sa *Femme asphyxiée*, nul ne songeait à en rire : la pauvre, victime des émanations d'oxyde de carbone dégagées par une chaufferette, tente désespérément d'ouvrir sa croisée. On sent cependant qu'il est trop tard. Sujet tragique, mais peint avec une telle grandiloquence théâtrale qu'il en paraît involontairement comique au spectateur d'aujourd'hui, dépourvu de compassion mais heureusement doté du chauffage central.

Astucieuse aussi, parce qu'elle montre d'emblée que la peinture n'est pas qu'un trou : chez Lorenzo di Credi, qui peint vers 1485 une *Dame au jasmin*, ce n'est pas une, mais deux ouvertures, celles d'une loggia, qui encadrent son modèle. Elles dévoilent certes le paysage extérieur – montagnes, lac et château –, mais surtout structurent la composition. Astucieuse aussi, et plus encore, car elle traite d'un des autres fondamentaux de la peinture : l'observation, et son corollaire, le voyeurisme. Là, on aurait aimé voir *Le Balcon*, peint par Manet vers 1868, conservé au Musée d'Orsay : comme une loge de théâtre, qui est aussi une scène, où le spectateur se donne à son tour en spectacle.

A défaut, on savourera *La Femme au perroquet*, un Gérard Dou de 1665 (voir photo ci-dessus). La femme se penche à sa fenêtre, exhibant une cage d'où elle extrait son volatile, dont la symbolique érotique, pas évidente pour le profane, est un des poncifs de l'histoire de l'art. De fait, une femme honnête ne s'exhibe pas à sa fenêtre. On le sait au moins depuis le compte rendu par Michel de Montaigne de son voyage en Italie, dans lequel il salua les Milanaises : c'est l'apanage des ribaudes, comme aujourd'hui celles qui garnissent les vitrines d'Amsterdam. Une dame vertueuse, même si elle a le téton à l'air comme celle dessinée par Füssli en 1802, ne regarde à l'extérieur que protégée par un rideau prudemment entrouvert, ou, mieux, au travers d'une jalousie.

LES VOYEURS

Car de l'autre côté de la fenêtre, dehors, il y a les voyeurs. Ici, deux tableaux anonymes du XIXe siècle en sont l'illustration : dans l'un, une tête d'homme aux favoris inquiétants, rouflaquettes d'Apache des fortif, l'air pervers à souhait, est de l'autre côté de la vitre, et nous regarde. Nous, le visiteur : la subtilité de ce tableau, c'est que le châssis est placé non pas derrière la toile, mais devant, ses croisillons en saillie formant les meneaux d'une fenêtre réelle. Sur l'autre tableau, un chat au-dehors jette un oeil tout aussi concupiscent sur deux petits oiseaux perchés à l'intérieur...

La fenêtre inspire tant les artistes au cours des siècles qu'ils en ont tiré toutes les variations possibles. L'un des plus étonnants, de ce point de vue, est sans doute Johann Erdmann Hummel.

Vers 1820, il dessine à plusieurs reprises la même grande pièce, au sol dallé et au plafond à caissons, illustration parfaite de la perspective monofocale.

Puis s'ingénie à torturer l'oeil et la raison de toutes les façons, en y plaçant notamment des miroirs, certains droits, d'autres inclinés, qui vont refléter les lignes de fuite sous les angles les plus incongrus, quoique toujours exacts au sens de la géométrie d'Alberti. Plus d'un siècle plus tard, on retrouvera la même poétique formelle chez Pierre Bonnard, passé maître dans ces jeux où l'intérieur se confond avec l'extérieur par la grâce d'une glace ou d'une psyché ou, plus récemment, chez Markus Raetz, un virtuose en la matière.

UN SEUL PLAN

Mondrian est radicalement différent et inverse la proposition d'Alberti : avec sa fenêtre, on est dans le tableau, un plan, c'est tout ! Et, pour lutter contre des siècles d'habitude visuelle qui font que, même face à une abstraction, on voit un paysage ou, pire, un trou dans le mur, il ira jusqu'à construire des châssis saillants, venant du mur vers le spectateur comme des bas-reliefs.

Chez Ellsworth Kelly, la fenêtre devient à la fois sujet et objet : *"En octobre 1949, écrit-il, au Musée d'art moderne à Paris, je m'aperçus que les grandes fenêtres entre les tableaux m'intéressaient plus que l'art qui y était exposé. Je fis un dessin d'une fenêtre et, plus tard, dans mon atelier, je réalisai ce que je considère comme mon premier objet..."*

Avant lui, Marcel Duchamp avait utilisé un vrai châssis de fenêtre, où les carreaux étaient remplacés par des morceaux de cuir noir, que son propriétaire était supposé cirer tous les jours. Son titre, typique du goût du Cauchois pour les jeux de mots dignes de l'almanach Vermot : *Fresh Widow*. A la fois une allusion à la fenêtre à la française (*French window*) de la part d'un New-Yorkais d'adoption, mais aussi à une veuve "impudente", comme le traduit le catalogue.

Décidément, on n'y échappe pas, et plutôt que d'évoquer le superbe ensemble de Magritte, la belle sélection de photographies, la section contemporaine judicieuse et ses vidéos, il est préférable de tirer le rideau.